

XYZ. La revue de la nouvelle

Masque à rat et fond de tain

Pierrette Bisailon



Numéro 31, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3751ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bisailon, P. (1992). Masque à rat et fond de tain. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (31), 19–27.

MASQUE À RAT ET FOND DE TAIN

PIERRETTE BISAILLON

Il ne faut pas toucher aux idoles : la dorure en reste aux mains.

Gustave Flaubert

Tous les premiers vendredis du mois, nous nous retrouvons dans le living chez Marie-Jeanne. Une bande d'anciennes cathos nostalgiques à la recherche d'un rituel oublié. En principe, nous visons le 5 à 7. Ça fait chic, dit Dodo, granola recyclée qui cultive des fantasmes de cocktails mondains côté jardin. Mais bien souvent, les onze heures surprennent les rescapées, pas très jolies à voir, écœurées de bretzels, de cinzanos ou de bières légères, affalées sur les sofas velours lie-de-vin dans des poses avachies de fin de party.

Nous allons chez Marie-Jeanne parce que son salon est immense et que c'est la seule qui nous a invitées. Les autres ont des enfants ou des maris ou des *shaggys* grand teint qu'elles veulent préserver de nos effusions bacchanales. Marie-Jeanne n'a personne. Marie-Jeanne est une femme libre. Ses enfants surgissent une fois l'an à la fête des Mères pour lui soutirer du fric. Ils sont très conformistes, les enfants de Marie-Jeanne. Les contraires s'attirent et ça saute une génération, comme le dit si bien Lison. Le groupe est tout ce qu'il y a de plus disparate. Ce qui nous lie, tels les œufs dans la mayonnaise, c'est notre volonté commune de sortir de nos cuisines. Nous tabouisons certains mots, comme dans toute secte qui se respecte : plumeau et mascara hypoallergène, syndrome prémenstruel ou test PAP, entre autres. Les contrevenantes sont sujettes à un lynchage plus ou moins débridé dépendant du niveau de folie atteint, celui-ci nettement influencé par le nombre

d'apéritifs qu'on s'est envoyés derrière la pomme d'Ève. Les apéros, c'est parce que nous devrions toutes aller souper vers les huit heures, selon le programme initial. Mais l'air ambiant du living de Marie-Jeanne nous alimente si bien que le moindre concept de nourritures terrestres nous soulève le cœur. Et puis on n'a vraiment pas le courage de décider si nous optons pour l'oriental, l'italien ou le latino-gréco-américain ! Nous pensons avoir sacrifié assez d'heures dans la semaine à pousser le carrosse de la déesse Bouffe qui se la coule douce dans des hypermarchés frigorifiés aux comptoirs de viandes maquillées de rouge Prismacolor...

Alors, nous foirons doucement en nous empiffrant de toutes les cochonneries que nous interdisons consciencieusement à nos enfants. Nous, dit Marie-Jeanne, on n'en a rien à foutre de nos fibromes utérins ou de nos cytologies biannuelles. Tout ça c'est glandulaire et l'hormonothérapie nous déprime.

— La désirothérapie ! voilà qui est intéressant, gesticule Marie-Jeanne dans sa robe taupe à manches chauve-souris. La guérison par le désir. Alors, les filles, à qui le tour ? Et ne me parlez surtout pas de la tunique en daim souple de la vitrine ou de l'opale irisée montée sur torque en or massif à la page vingt-deux du catalogue Birks. L'appropriation des objets, l'histoire féminine le révèle trop bien, ça n'a jamais guéri personne. Bifurcation, transfert, déplacement du désir : en suivant ces fausses pistes, on collectionne en grappes les graines de chapelet pourries dans nos mamelles complices... Terminés ces enfantillages. Passons aux choses sérieuses.

Au début, nous achoppons toutes sur le même obstacle : nous confondions le désir avec la satisfaction de ce désir. Notre prof de gymnastique douce nous retournait-il sens dessus dessous ? Nous refoulions toute sensation sous le fallacieux prétexte qu'il aurait pu nous servir de personne à charge dans notre rapport d'impôt.

— Mais on s'en fout de ces trivialités ! nous sermonnait Marie-Jeanne de sa voix basse un peu rocailleuse. Le désir, c'est la bibitte qui monte, qui monte, qui monte pour atteindre le chatouillement suprême libérateur. Alors ça retombe à plat comme après un orgasme réussi. L'objet du désir est parfaitement accessoire au processus.

Un jour, Marielle la romantique nous avait débité la petite histoire suivante qui avait eu l'heur de soulever l'ire de Marie-Jeanne.

— Vous vous souvenez de mon jeune compagnon d'appartement ? Celui qui me reluque depuis un an et qui se réfugie dans sa chambre aussitôt que je tamise (anodinement) l'éclairage du salon ? Eh bien ! j'ai réussi à le coincer la semaine dernière. Il avait peur et ne voulait pas le montrer. Il était si touchant... Nous avons consommé sur la moquette de laine brute. Mais j'ai le regret de vous dire que ce ne fut pas si extraordinaire que ça, avoua-t-elle dans une moue désenchantée.

— Mais malheureuse ! s'était emportée notre célébrante. Les symptômes du désir, c'est lui qui les portait ! Le tremblement, le frisson, cette délicieuse angoisse de l'attente, tout ça c'était pour lui. Toi, tu réagissais bêtement à son désir comme toutes les femmes que je connais.

— C'est un peu vrai, avait murmuré Marielle en léchant ses doigts gommés de la liqueur sucrée qui vernissait son verre ballon. Tous les hommes qui ont été mes amants, c'est eux qui m'ont choisie.

Du point de vue strictement grammatical, la phrase était boiteuse. Elle fut néanmoins le coup d'envoi d'une discussion enflammée d'où il ressortit que la plupart des participantes embrassaient cette passivité en amour.

— Ce damoiseau, ça faisait des semaines, voire des mois, qu'il convoitait notre Marielle en silence. Imaginez les fortes doses qu'il a dû s'injecter en fantaisies délirantes dans sa cellule monacale. C'est dans l'élaboration de ce scénario érotique bien précis qu'il a connu ses plus célestes jouissances. Quelle puissance dans ce désir endigué, amalgame de frayeurs et d'audaces entremêlées, conclut Marie-Jeanne rêveusement.

— Mais Marielle, elle ne le désirait pas elle aussi ? risqua Ninon timidement.

— Elle avait senti ce désir et en avait été alertée comme par une odeur de gaz. Ça l'avait amusée d'y répondre et puis c'est

toujours flatteur d'inspirer une passion. Mais les tripes n'y étaient pas. L'effet revigorant, salvateur, que dis-je, thérapeutique de l'aventure, c'est le gosse qui se l'est envoyé. Et c'est exactement cette vapeur-là qu'il faut renverser avant d'être toutes englouties sous nos fatigues chroniques délayées dans nos Valiums lobotomisés... Les envolées oratoires de Marie-Jeanne nous électrisaient.

Marie-Jeanne, c'était notre Statue de la Liberté à nous.

Toutes plus ou moins engluées dans la toile d'araignée de relations de couple bancales ou du gardiennage d'adolescents vampires, sa solitude épanouie nous remplissait d'un espoir insensé. Marie-Jeanne collectionnait les jeunes conquêtes qu'elle surnommait ses « suppléments vitaminiques ». Elle ne s'attachait pas. Marie-Jeanne présentait l'aspect lisse du marbre: les amants-lierres n'avaient aucune prise sur le poli de son âme. Le jour où elle nous annonça qu'elle avait jeté toutes ses plantes vertes à la poubelle parce qu'elles lui donnaient mauvaise conscience, ce jour-là elle fut à deux doigts de la canonisation. Rien à ENTRETENIR chez Marie-Jeanne. Uniquement du fonctionnel dans d'immenses espaces vides à meubler de nos mots, de nos gestes ou de nos silences qui résonnaient dans une dimension intemporelle.

•

Un certain vendredi de pluie, un de ces jours où la grisaille du temps délave le carbone des âmes, où les dégoulinures du rimmel impriment des traînées noirâtres dans les fissures du cœur, un jour d'orage pourpré donc, nous atterrîmes toutes chez Marie-Jeanne dans un état lamentable.

La pluie avait frissonné les cheveux roux de Marielle qui pendouillaient sur ses joues comme des oreilles d'épagneul irlandais, lui conférant le look d'un chien mouillé à la mélancolie ridicule. Le parapluie de Dodo avait capoté dans un virage trop brusque et elle avait dû l'abandonner dans une poubelle. Son imper imitait curieusement un accordéon de chiffon luisant. Ninon sautillait à cloche-pied, l'ulcère de son petit orteil droit s'étant réveillé au

contact du cuir de ses escarpins trop étroits sur sa peau détrempée. Lison avait ses règles et le slalom entre les flaques d'eau avait provoqué une brèche dans l'étanchéité de son tampon, d'où la sensation désagréable d'abriter un poulpe visqueux et glacé au fond de sa culotte. Il suffisait de presque rien : une bavure écarlate sur un slip de soie déclenchait en elle les effluves équivoques d'une puberté vécue dans la honte de son corps.

J'avais moi-même fêté la veille mes quarante ans en solitaire et le merveilleux de la situation m'avait échappé.

Ainsi, en ce jour de pluie, le canevas blanc d'une mini-tragédie était-il bien tendu; ne manquaient que les actrices du drame et elles rappiquaient à la queue leu leu.

Un très innocent « ATTENTION À MON PARQUET » bramé par Marie-Jeanne du fond du couloir nous donna le signal de la curée. QUOI! Marie-Jeanne la cool, NOTRE Marie-Jeanne qui réagissait comme une vulgaire mémé de banlieue. Notre hôtesse s'inquiétait des traces d'eau sur sa cire Mirage ou de l'effet réducteur du mouillé sur le velouté de ses divans? Nous étions offusquées du matérialisme percé à jour chez notre idole, un peu comme le seraient les fidèles d'un évangéliste confrontés à la pédophilie de leur berger. Ainsi Marie-Jeanne la monolithique camouflait une faille. Nous décidâmes méchamment de nous y infiltrer.

— C'est ça, demande-nous nos cartons d'invitation, tant qu'à y être, lança Marielle en s'ébrouant énergiquement.

— T'aurais dû laisser les housses de plastique sur tes meubles, renchérit Ninon en jouant du pied afin de propulser son soulier dans la stratosphère.

— Où ranges-tu tes patins? On pourrait les enfiler pour limiter les dégâts!

— Ils sont au repassage, je présume, répondit Dodo. Elle va les amidonner avant de les remettre en circulation.

Sur ces propos caustiques, la cohorte de furies déboucha en chœur dans le living, toutes griffes dehors.

Marie-Jeanne trônait dans son fauteuil crapaud, son sourire de sphinx emplissait la pièce.

— Bonjour, mes toutes belles, vous me semblez d'une humeur charmante aujourd'hui. À quoi on joue? déclama-t-elle en s'étirant voluptueusement.

— J'ai un petit divertissement à vous proposer, fit Dodo avec une douceur mielleuse. Celui des associations d'idées. Vous débitez ce qui vous passe par l'esprit, sans réfléchir. Allez, je commence. MASCARA... C'était parti.

— Faux-cils — Collyre de Murine — Prom, Toni, bigoudis — Rouleaux chauffants — Fer à friser — Faire le trottoir — Géritol — Midol — Baby-doll — Cutex rouge — Ongle incarné — Immaculée Conception — Césarienne — Cicatrice bikini — Vergetures — Chancre mou — Chlamydia — Maria Goretti — Julio Iglesias — La maman et la putain — Prison à vie — Électrolyse — Électrochocs — Électroménagers — Vie de femme — Jeunesse dorée — Francine Louvain, bonjour — La femme en bleu...

Nous gravitions autour de Marie-Jeanne en vociférant nos incantations dans une ronde folle, riant à gorge déployée de nos trouvailles plus ou moins heureuses. Une odeur de soufre chatouillait nos narines palpitantes.

— Bravo! applaudit Marie-Jeanne. Très jolie démonstration du stade pipi-caca-foufounes. Piaget serait fier de vous. Maintenant que vous vous êtes payé votre petite cérémonie blasphématoire, que conseillez-vous pour agrémenter notre gentille sauterie?

— Une charade, peut-être, suggéra Lison en battant des mains comme une gamine.

D'un filet de voix enfantine, elle ânonna:

— Mon premier est un signal de départ, mon deuxième est un point cardinal, mon troisième une note de musique. Mon tout est une saloperie que m'a refilée mon mari!

— Chic! GONORRHÉE, s'écria Dodo en bourrant de coups de poing un coussin poussiéreux. À mon tour, maintenant. Mon premier est la troisième lettre de l'alphabet, mon second est une négation, mon troisième un petit rongeur dégueulasse, mon

dernier un chien sauvage d'Asie. Mon tout est la bonne nouvelle que j'ai à vous annoncer.

— SÉPARATION! Youppi! ce qu'on s'amuse, hurla Ninon tout en sautillant sur place. C'est à moi, c'est à moi... Mon premier est le contraire du mal, mon second la négation de l'avoir, mon troisième n'est pas très brillant, mon quatrième signifie la croûte terrestre, mon tout est ce qui me pend au bout du nez si on ne renouvelle pas ma pige...

— BIEN-ÊTRE SOCIAL, BIEN-ÊTRE SOCIAL, c'est génial, ce que je suis forte! s'exclama Marielle en roulant des mécaniques.

Marie-Jeanne n'avait rien perdu de sa superbe. Elle nous dévisageait en souriant, comme au spectacle, observant chacun de nos mouvements de ses magnifiques yeux de chat. Aussi fûmes-nous surprises lorsqu'elle sauta au milieu de la pièce dans un bond digne d'une championne olympique. La rage la portait. Elle prit la parole comme on saisit le taureau par les cornes; il faut dire qu'elle avait tout du fier matador quand elle fit virevolter sa cape rouge d'un geste théâtral tout en martelant le parquet de ses talons ferrés.

— Si je comprends bien, amorça-t-elle d'une voix sifflante, mes petites cocottes se révoltent. Oh! les pauvres «choupinettes» qui sont déçues-déçues par leur gourou. Eh bien! ça tombe splendidement bien, parce que figurez-vous que la gourou en a assez elle aussi de ses groupies de salon... OUI, ça m'horripile de servir d'agnelle de sacrifice à vos lâchetés, à vos peurs et à vos sales petites combines destinées à protéger vos fours micro-ondes ou votre séance de baise hebdomadaire. Au niveau des émotions, vous vivez toutes comme vos aïeules et vous vous prenez pour des femmes bioniques parce que vous conjuguez le job à temps partiel et l'enfant point cinq par famille.

Marie-Jeanne prit une profonde inspiration.

— Vous voulez vraiment qu'on cause RÉALITÉ?

Elle articula le mot dans un rictus de dérision.

— Je peux vous en parler de ma réalité, moi aussi. Je peux passer des siècles à vous entretenir de ma réalité. Mais je vais me

contenter de vous en livrer un petit bout. Un tout petit bout. Je suis sortie samedi passé. J'ai été dans un bar, seule. Ça faisait deux mois que je n'avais pas baisé et je commençais à mordre mon oreiller. J'ai poireauté une heure sans que l'on daigne m'adresser la parole. Alors prenant mon courage à deux mains, je suis allée m'asseoir aux côtés d'un jeune homme. Pas si jeune que ça. En tout cas... Je lui ai demandé s'il venait souvent ici. Vous savez ce qu'il m'a répondu ? «EH! VIEILLE PEAU, TU T'ES REGARDÉE DANS UN MIROIR?» Textuellement. J'ai déposé mon verre et je suis rentrée chez moi.

Marie-Jeanne s'assit précautionneusement sur le bras d'un fauteuil. Elle semblait rétrécie. Nous pouvions entrevoir en filigrane la vieille transluide qu'elle portait en elle.

Nous nous sommes tues. Devant son désarroi, la nature humaine étant ce qu'elle est, noble et grandiose et tout, nous retrouvions un peu de notre sympathie. Nous étions gênées, aussi. Plus du tout enclines à fouiner de l'autre côté de son miroir. Surtout, nous lui en voulions d'avoir dégringolé d'aussi bonne grâce du piédestal où nous l'avions hissée bien contre son gré.

Le doute sournoisement s'insinuait: si elle n'y arrivait pas, ELLE, qu'advierait-il de NOUS? Ne restait qu'à décider si nous acceptions de vivre sans idole.

Dehors, la pluie avait cessé. Seul le bitume léopardé de taches d'eau témoignait de la névrose passagère du temps. Tout semblait figé comme après un cataclysme.

Il nous arrive parfois d'entrevoir Marie-Jeanne à la télé, vantant les mérites d'une serviette hygiénique ou défendant un minirôle dans un feuilleton. Elle nous semble lumineuse. Si lisse. Si paisible.

Il paraît que Lison a quitté son mari. Elle aurait entrepris une psychanalyse. Dodo a rafistolé les débris de son arrangement matrimonial, une fois de plus. Ninon s'est retrouvée sur l'Aide sociale et ne s'en porte pas si mal: elle dit qu'elle a plus de temps pour écrire... Elle a vendu sa Renault. Marielle s'est résignée à jeter son voyou de fils à la rue. La pauvre en était réduite à verrouiller la

porte de sa chambre parce qu'il lui piquait ses bijoux ou du fric dans son porte-monnaie. Son thérapeute dit que c'est normal vu qu'il ne voit jamais son père et qu'il manque d'affection.

Moi, je vais bien. J'ai acheté le nouveau tube de rouge lancé sur le marché par Oréal. C'est écrit sur l'emballage: le danger croît avec l'usage, évitez d'avaler. C'est qu'il est légèrement toxique. Mais il paraît que les hommes adorent. Je pense l'utiliser à l'occasion pour aller draguer dans les bars. Pas tous les jours, quand même. À cause des effets secondaires. Juste pour sortir.

XYZ

XYZ
éditeur

l'ère nouvelle

Les recueils insolites des spécialistes de la nouvelle



*De ma blessure atteint,
et autres détresses*

162 pages, 17,95 \$

« Un maître de la nouvelle. »
Lucie Côté, *La Presse*



*Carnet sur la fin possible
d'un monde*

144 pages, 16,95 \$

Des nouvelles
où les mondes possibles
sont dépassés...